

# Plongée auprès des petites mains de l'intelligence artificielle aux Philippines

Sur l'île de Mindanao, plusieurs dizaines de milliers de jeunes informaticiens « annotent » les milliards de données nécessaires au fonctionnement des algorithmes des leaders mondiaux de l'IA. Souvent dans une grande précarité.

THÉOPHILE SIMON

L'intelligence artificielle échappera-t-elle bientôt à ses créateurs ? Cette nouvelle technologie, découverte par le grand public avec l'irruption de ChatGPT, est réputée capable d'apprendre, de créer et de raisonner de façon autonome. Au point de risquer, un jour, de n'en faire plus qu'à sa tête. Mais l'arrière-boutique de « l'IA » raconte une autre histoire. De Manille à Caracas en passant par Lagos, une armée de centaines de milliers d'informaticiens travaillent nuit et jour pour entraîner les algorithmes d'Apple, Google, OpenAI, Amazon et plusieurs grands constructeurs automobiles. Clic après clic, à force de milliards de micro-tâches réalisées sur leurs écrans, ces tâcherons des temps modernes bâtissent les fondations d'un nouveau monde technologique.

Aux Philippines, pays pionnier de cette industrie méconnue, les petites mains de l'IA restent cependant exclues des levées de fonds records de leurs employeurs : déjà dérisoire, leur rémunération s'écroule à mesure que leurs emplois sont délocalisés vers des pays aux salaires toujours plus bas. Sur le plan social, l'IA est, à ce stade, tout sauf une révolution.



## annotation des données L'armée de l'ombre

T.S.

L'immeuble à l'angle de la rue Payayo, au centre de Cagayan de Oro, une grande ville du sud des Philippines, est au premier abord semblable à n'importe quel autre : une façade blanche sans âme à la peinture craquelée, cinq étages cernés par deux autres bâtisses vieillissantes, d'épais stores protégeant du soleil tropical. Difficile, pour les piétons déambulant sous les fenêtres, d'imaginer que la bâtisse anonyme occupe une place centrale dans la course mondiale à l'intelligence artificielle. A l'intérieur, une fois passé le poste de sécurité, une véritable ruche se dévoile au visiteur. Des dizaines de salles sans fenêtres, chacune protégée par des digicodes, ont été remplies d'un maximum d'ordinateurs. Plusieurs centaines de jeunes informaticiens y travaillent en silence sous le regard sévère d'un contre-maître.

Sur leurs écrans défilent d'impressionnantes quantités de codes informatiques préparés sur la rive opposée de l'océan Pacifique, dans les bureaux de Google, Apple, Amazon ou OpenAI. Chaque informaticien doit le plus vite possible analyser sa part de données puis les modifier dans un logiciel. Selon le jargon de rigueur, ils « annotent » les données. Celles-ci sont ensuite renvoyées aux Etats-Unis. Afin d'entraîner leurs algorithmes, champions de la Silicon Valley et autres multinationales attirées par les promesses de l'IA ont besoin en effet d'immenses quantités de ces données annotées, c'est-à-dire préalablement déchiffrées et organisées par des humains. Sans ces annotations, ChatGPT débiterait des insanités, les

voitures autonomes ne s'arrêteraient pas au feu rouge et le développement des smartphones connaîtrait un sérieux coup d'arrêt.

### Aucun contrat de travail

A Cagayan de Oro, les petites mains de l'IA travaillent ainsi jour et nuit, chaque jour de la semaine. « Je viens ici du lundi au samedi, parfois le dimanche », raconte Kieffer, 23 ans, en revenant à son poste. « Nous fonctionnons en trois-huit : une équipe travaille le matin, une l'après-midi et une la nuit, avec une demi-heure de pause déjeuner. Au total, près d'un millier d'entre nous défilent ici chaque jour. » A l'intérieur de sa salle de travail, une vingtaine de ses collègues s'entassent dans une quinzaine de mètres carrés.

Un logo vert et blanc placé dans un coin de leur écran trahit l'identité de leur employeur : Remotasks, une filiale de la start-up américaine ScaleAI. Fondée en 2016 à San Francisco par Alexander Wang, un petit génie du MIT, l'entreprise se spécialise dans la fourniture de données aux leaders mondiaux de l'IA. Un filon juteux : lors de sa dernière levée de fonds, en 2021, ScaleAI a été valorisée à près de sept milliards d'euros.

Pour satisfaire l'insatiable appétit en données de la Silicon Valley, Remotasks a tissé un réseau d'environ 240.000 collaborateurs dans plusieurs pays du Sud, dont une bonne partie aux Philippines. Tous sont réunis sur une plateforme en ligne permettant de dispatcher les données à annoter aux quatre coins de la planète. Chacun de ces *taskers* – surnom donné par Remotasks – est d'abord formé au métier dans un bureau comme celui de Cagayan de

Oro. Puis ils sont renvoyés chez eux pour travailler à distance. Aucun contrat de travail n'est jamais signé. Les salaires sont, eux, versés en ligne via le site PayPal, hors du système bancaire national. Les emplois des informaticiens philippins n'ont ainsi aucune existence juridique.

« L'une des conditions imposées par Remotasks lors du recrutement est d'accepter d'opérer en tant que travailleur indépendant. L'entreprise nous forme puis nous donne accès à un site permettant de postuler à des micro-tâches, qui durent chacune entre cinq et trente minutes et sont payées quelques centimes », explique Mary Jones, une mère de famille d'une trentaine d'années cumulant plusieurs emplois pour élever ses deux enfants. « Je travaille entre huit et dix heures par jour pour un salaire de six euros en moyenne », confirme Junbee, 22 ans, depuis l'un des bidonvilles de Cagayan de Oro. « C'est moins que le minimum légal et je n'ai aucune protection sociale, mais je n'ai pas le choix. Dans ce coin des Philippines, il y a très peu d'emplois. » Selon Bayani\*, un ancien cadre de Remotasks aux Philippines, l'entreprise californienne aurait ainsi formé plus de 10.000 personnes pour la seule ville de Cagayan de Oro. « Sur le papier, ces gens sont des sous-traitants indépendants. Mais ils ont un supérieur hiérarchique, des horaires de bureau et même des créneaux pour la pause déjeuner. Ils sont pourtant payés au lance-pierre et n'ont aucun droit. C'est de l'exploitation », s'insurge-t-il.

Ni Remotasks ni Google, contactés dans le cadre de notre reportage, n'ont donné suite à nos demandes d'interviews.

apprentissage <<

